

Voilà en résumé les conclusions de la troisième partie de mon étude. Comme je crois qu'elles sont susceptibles d'intéresser des savants étrangers, j'en ai dû rendre compte ici un peu plus longuement.

Jules LAZICZIUS.

(Université de Budapest).

A PROPOS DES MOTS D'EMPRUNT FRANÇAIS EN HONGROIS

Depuis que M. Jean Melich a fait paraître, en 1914, son article fondamental sur les mots d'emprunt français en hongrois¹, tous les linguistes hongrois sont d'accord pour admettre que les mots *botos* (<v. fr. botes), *Lajos* (<Lois <v. fr. Lois), *Páris* (v. fr. Paris) représentent par leur *s* final une phase de transition [*s'* ou *š*] de *s* final français en voie de disparaître. On a également admis que, grâce à leur finale caractéristique, ces trois mots permettraient de tirer certaines conclusions quant aux phases intermédiaires par lesquelles l'*s* final tendait à s'amuir en ancien français. Il est curieux d'observer que même M. Géza Bárczi, qui cherche avec tant de perspicacité à approfondir les problèmes phonétiques et sémantiques de nos mots d'emprunt français², ne s'est guère occupé que du problème posé par l'*š* des mots *mèster* et *mustár*³. Sans reprendre ce problème voisin du nôtre, nous nous bornerons pour le moment à appliquer aux trois cas en question ce que les romanistes ont établi pour les étapes de l'amuïssement de l'*s* final.

Il nous paraît incontestable qu'en ancien français, au moment où les faits de la phonétique syntaxique étaient venu troubler la prononciation uniforme de l'*s* final, l'état des choses devint semblable à ce qui se passe sous nos yeux en portugais moderne. Chaque *s* final, tout en conservant son unité phonologique, aboutit à trois réalisations différentes selon sa position phonétique dans la phrase. En finale absolue, il continuait à être prononcé comme auparavant (*s* sourd), devant une voyelle il se sonorisait, tandis que devant une consonne il s'est amui, selon les règles d'autres combinaisons consonantiques à l'intérieur du mot⁴. La langue actuelle nous présente

(1) *A magyar nyelv ófrancia jövevényszavai*, Magyar Nyelv, X.

(2) *Ófrancia jövevényszavaink problémái*, ibid., XXVI, pp. 109, 172.

(3) Op. c., p. 182 et aussi Magyar Nyelv, XXV, p. 184.

(4) Cf. Köritz, *Ueber das S vor Konsonant im Französischen*, Thèse de Strasbourg, 1885.

encore ce phénomène curieux, c'est-à-dire l'alternance régulière des trois réalisations dans les seuls mots *six, dix, plus, tous*⁵. Par conséquent, ces quatre mots peuvent être considérés comme les dernières survivances authentiques de l's final prononcé. Aucun d'eux ne présente, à travers l'histoire entière de la phonétique du français d'autre finale que *s* sourd ou *z* sonore. Aucune trace de *š*, ni d'une sifflante palatalisée (*s'*)⁶. On a essayé parfois de comparer la consonne finale de *botos* et des autres à l'*sh* de quelques mots d'emprunt français en moyen anglais (*dish, finish, punish*). En consultant la thèse excellente de John Manning Booker sur le suffixe inchoatif *-iss* en moyen-anglais⁷, on arrive à constater que l'*sh* final des mots d'emprunt français y correspond toujours à un groupe palatal primitif⁸, notamment à *sk, st* etc. ayant des formes palatalisées en *s'k, s't* dans les patois normands et picards. Pour les cas tels que *vernish* — qui seraient seuls comparables à l'évolution représentée par les mots passés en hongrois, — Booker préfère admettre la possibilité d'une déformation analogique.

Si l'on envisage le problème de l'amuïssement de l's final d'un point de vue plus général, on constate que la phase intermédiaire entre *s* et *zéro* est plutôt *h* que *š*, c'est-à-dire plutôt une spirante obtenue par l'élargissement de la brèche formée par la langue que le passage d'une spirante à une chuintante nettement articulée⁹. Outre le cas bien connu du *visarga* en sanscrit (*devás* > *deváh, agnis* > *agnih*), le latin présente probablement des cas tout à fait semblables¹⁰. En français aussi, « un *s* placée devant consonne est devenue *h* au moyen-âge, puis s'est amuïe »¹¹, ce qui se rapporte aussi bien aux consonnes en position finale¹².

En résumé, rien ne nous oblige à admettre des formes en *š*

(5) Nyrop, *Gramm. hist.*, § 465.

(6) Cf. la grammaire historique de M. Bárczi même, *Ófrancia hang és alakján*, Pécs, Budapest, 1933, p. 70.

(7) John Manning Booker, *The French « Inchoative » Suffix -iss and the french -ir conjugation in Middle English*, Heidelberg, 1912.

(8) « *The origin of the š sound... is to be sought for ultimately in the palatal of their Latin originals* », p. 68.

(9) « Am gewöhnlichsten ist aber bei stimmlosen spiranten die Reduction durch die Erweiterung der Enge ». Sievers, *Grundz. d. Phon.*, 1893, p. 175.

(10) L. Havet, *L's latin caduc*, Etudes Romanes dédiées à G. Paris, 1891, p. 305. Cf. C. Proskauer, *Das auslautende s auf den lateinischen Inschriften*, Fribourg, 1909.

(11) A. Meillet, *Traitement de s suivi de consonne*, Mém. Société de Linguistique, XXII, pp. 211-14.

(12) En hongrois on a peut-être un cas analogue dans le développement de l'article *az* en *a'*, *a*, cf. Gombocz-Melich, *Etym. Szótár, « az »*.

pour les mots d'emprunt français passés en hongrois. Tout récemment, M. Bárczi lui-même vient de ranger dans la même catégorie le mot *márc* (hydromel), dérivé du nom **mars* de vfr. *marc*¹³. Peut-être ne s'est-il pas rendu compte du fait que par cette hypothèse il s'opposait involontairement à l'opinion émise par M. Melich, pour la finale de *botos*. Si une fois, *mars* > *márc* présente le même développement de *s* en *c* que nous trouvons exceptionnellement dans quelques éléments latins (*arbos*, *árboc*, *pardus* > *párduc*, *gadus* > *gadóc*), il est certain que dans la langue des Français immigrés en Hongrie l'*s* final était encore prononcé comme *s* et non comme *š*. C'est pourquoi nous préférons admettre que les mots *botos*, *Lajos*, *Páris* dérivent de formes françaises à finale inaltérée. Cependant une forme telle que *botész* n'aurait pu s'adapter au système phonétique et morphologique du moyen-hongrois, étant donné que le suffixe-*ész* est de date assez récente¹⁴.

Pour expliquer l'*š* final de nos trois mots, nous proposons d'y voir trois cas de *fausse latinisation* [cp. : *ornamens*, *annuités*, etc.]. Selon toute probabilité, ici comme ailleurs, on a traité les terminaisons françaises à la manière des terminaisons latines. Comme on dira plus tard *bugyelláris*, *kalamáris*, *fiskális*, *armális*, on a dit déjà à cette époque-là *botiš* pour *botesz*. C'est à l'époque des premiers emprunts français que les Hongrois ont commencé à latiniser les mots étrangers, difficiles à adapter autrement au système phonétique de la langue¹⁵. Cette tendance qui a survécu jusqu'à nos jours¹⁶, s'est manifestée, à notre avis, aussi dans le développement du nom du lieu *Tállya* (< v. fr. taillé).

Ces considérations que nous venons d'exposer, nous obligeront à plus de précaution dans les conclusions que l'on pourrait tirer de l'étude de nos mots d'emprunt français quant à l'histoire et l'évolution de la langue française.

L. GÁLDI.

(Paris).

(13) Bárczi, *Márc*, Magyar Nyelv, XXVI, pp. 389-90.

(14) J. Juhász, *Az — ész képzőről*, ibid., XXVIII, p. 221.

(15) J. Gyalmos, *Latin eredetű képzőink*, Magyar Nyelv, XXIX, p. 223.

(16) En Transylvanie les Hongrois disent couramment *polícia* (< roum. poliție), *primária* (< primărie), *prefektus* (< prefect), etc. qui sont tous des cas de fausse latinisation.